PQ
6373
.Q8
1837

U d'/ of Ottawa
39003003543617

rsitas
HECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lavieducid00quin

LA

VIE DU CID,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL DE QUINTANA

PAR O. P.....,

AVEC

NOTES DU TRADUCTEUR.

ROUEN.

F. BAUDRY, IMPRIMEUR DU ROI,

RUE DES CARMES, N. 20.

1837.

UNIVERSITÄTS BIBLIOTHEK

PQ
6373
.G8
1837

A mon Père.

LA

VIE DU CID.

Quand on fixe les yeux sur les temps anciens de notre histoire, la vue n'aperçoit que des ombres à travers lesquelles on distingue confusément les personnages, les caractères et les mœurs. La plus pénétrante sagacité, la critique la plus exacte ne peuvent se frayer une route à l'aide des mémoires historiques barbares et contraires, des priviléges contredits [1], et des traditions vagues que nos aïeux nous ont transmises en témoignage de leurs actions. Si, après de minutieuses investigations, on croit avoir découvert la vérité à l'égard de tel ou tel fait,

Auteurs consultés. Risco, Histoire du Cid. — Sandoval, Histoire des Cinq Rois.—Mariana.—La Chronique générale. — Escolano, Histoire de Valence.

de nouvelles considérations et de nouvelles preuves viennent bientôt ébranler la certitude de la découverte ; et le résultat d'un travail si fastidieux n'est enfin chez l'écrivain qu'une série plus ou moins bien coordonnée de conjectures et de probabilités.

C'est au milieu de pareilles ténèbres que l'on entrevoit un guerrier fameux, dont la physionomie, obscurcie par les contes populaires et par les contradictions des auteurs, ne saurait se dessiner avec précision, mais dont les proportions colossales se font voir au travers des nuages qui l'enveloppent [2]. Ce guerrier est Rodrigue Diaz [3], appelé communément le Cid Campeador *, objet d'une inépuisable admiration pour le peuple, et d'éternelles discussions parmi les savants, qui, en déclarant fabuleuse une partie des hauts faits qu'on lui prête, se voient forcés de reconnaître pour vraies d'autres actions également merveilleuses.

* Cid (mot arabe), cid, chef, commandant. Campeador, celui qui se signale par des actions d'éclat. — « Cidi, que en » lengua de los Moros quiere dezir senor », dit Garibay.

(*Note du Traducteur.*)

Quoi qu'il en soit, la plupart de ces fables se sont tellement incorporées avec la mémoire du Cid, que, sans elles, la relation de sa vie paraîtra à beaucoup de lecteurs froide et décolorée. En effet l'imagination, qui s'en nourrissait comme d'un agréable aliment, se plaisait à voir tous les pas de ce personnage signalés par des événements surprenants et prodigieux. Ce défi et ce combat avec le comte de Gormaz, l'amour de sa maîtresse et la vengeance qu'elle poursuit [4], le titre glorieux de Cid dont le saluent les rois maures captifs, sa brillante expédition pour soutenir l'indépendance de la Castille contre les prétentions orgueilleuses de l'empereur d'Allemagne [5], tout disposait l'âme à admirer la suite de ses exploits. Mais ces récits et d'autres pareils, adoptés imprudemment par l'histoire, ont été renvoyés aux romans, à la romance et au théâtre, où on en a fait un usage si heureux; et Rodrigue, pour être moins extraordinaire dans sa jeunesse, n'en apparaît pas moins admirable dans le reste de sa carrière.

Il naquit à Burgos, vers le milieu du onzième siècle [6], de Don Diègue Lainez, chevalier de cette ville, qui comptait parmi ses ancêtres Don Diègue

Porcélos, un de ses fondateurs, et Lain Calvo, juge de Castille. Ce royaume était alors gouverné par Ferdinand Ier., qui, en réunissant sous son sceptre Léon, la Castille et la Galice, fonda la prépondérance définitive de la nation castillane sur les autres peuples de la Péninsule. Ce monarque avait cinq enfants, et il voulut les laisser tous héritiers de son pouvoir. Ni les malheurs produits par un partage semblable [7] qu'avait fait son père, le roi de Navarre Don Sanche-le-Grand, ni les représentations de tout ce qu'il y avait à sa cour d'hommes judicieux, rien ne put changer sa détermination. L'amour paternel l'emporta sur tout ; et pour mettre la couronne sur la tête de ses trois fils, il prépara la ruine de deux, et plongea l'état dans les horreurs de la guerre civile. La Castille échut à Don Sanche, Alphonse eut Léon, et Garcie la Galice : les deux infantes Urraque et Elvire héritèrent, celle-ci de la ville et des dépendances de Toro, celle-là de Zamora [8] ; et tous les enfants jurèrent, dit-on, entre les mains de leur père, de respecter ce partage et de s'entr'aider en bons frères. Vaine précaution, dont l'ambition se joua toujours, et qui jamais ne lui imposa moins que dans cette circonstance. En effet Ferdinand n'eut pas plus tôt fermé

les yeux, que Don Sanche[9], supérieur à ses frères en puissance, en valeur et en habileté, médita de les dépouiller de leur héritage, et de devenir unique successeur du feu roi.

Rodrigue Diaz était alors dans la fleur de la jeunesse et orphelin; et Don Sanche, reconnaissant des services que Diègue Lainez son père avait rendus à l'état, l'élevait dans son palais, et veillait sur son éducation. Cette éducation était sans doute toute militaire; et Rodrigue en profita si bien que, dans la guerre d'Aragon, et à la bataille de Grados, où le roi Don Ramire fut vaincu et tué, aucun guerrier ne se distingua plus que lui. Aussi le roi, qui peu auparavant l'avait armé chevalier[10], le nomma *Alferez* de ses troupes, dignité qui était à cette époque la première des dignités militaires, comme le fut plus tard la charge de connétable. 1065.

Débarrassé des guerres étrangères, Don Sanche tourna toutes ses pensées vers la guerre civile : car on peut donner ce nom à la guerre qu'il fit aussitôt à ses frères. Les historiens ne s'accordent pas pour marquer celui qu'il attaqua d'abord; mais la

vraisemblance est pour l'opinion commune, qui désigne Alphonse pour avoir été sa première victime. Ses états confinaient avec ceux de Don Sanche, et il n'est pas probable que celui-ci ait songé à attaquer d'abord le plus éloigné. La lutte ne pouvait être longue entre deux adversaires de forces si inégales. Le roi de Castille ardent, plein de confiance, avec une puissance bien supérieure à celle de son rival, et des talents militaires au-dessus de ceux de tous les généraux de son temps [11], devait triompher sans grande peine du roi de Léon, prince faible en comparaison de son frère, et que son extrême jeunesse rendait encore étranger à l'art de la guerre. Néanmoins celui-ci ne succomba point sans dommage ni péril pour ses ennemis. Défait dans les premiers combats, son désespoir lui prête des forces, il rassemble une nouvelle armée, et retourne offrir le combat à son frère sous les murs de Carrion. La violence de son choc fut telle que les Castillans, rompus et en déroute, abandonnèrent le champ de bataille et cherchèrent leur salut dans la fuite. En ce revers Rodrigue, loin de perdre courage, conseille au roi de rallier ses troupes, et de fondre, la nuit suivante, sur les vainqueurs [12]. « Dans l'ivresse de la victoire, dit-il, ils goûteront

» un sommeil trompeur, et leur sécurité les livrera » désarmés à nos coups. » En conséquence les Castillans, disposés par Rodrigue et le roi, fondent avec l'aube du jour sur l'ennemi, qui plongé dans un funeste sommeil ne se défend pas, et se laisse donner la mort ou des fers. Alphonse fugitif court se réfugier dans l'église de Carrion, où il tombe entre les mains du vainqueur, qui le contraint à abdiquer la couronne, et à se retirer dans un triste exil à Tolède, ville alors au pouvoir des Maures. 1071

La guerre de Galice fut plus facile et moins longue, quoique par le fait plus dangereuse pour Don Sanche. Garcie s'était aliéné le cœur de ses sujets. Chargés d'impôts, foulés par un favori à qui le roi abandonnait tout le soin de l'administration, leur patience lassée fit place à l'esprit de révolte, et sous les yeux mêmes du monarque ils mirent en pièces son favori. Ainsi divisés et en proie aux factions, ils n'opposèrent aucune résistance aux Castillans, qui entrèrent en conquérants dans la Galice. Don Garcie s'enfuit en Portugal, et bientôt avec les soldats qui l'avaient suivi, ou qui étaient accourus sous ses drapeaux, il voulut tenter la

fortune près de Santarem [13], et vint présenter la bataille à son frère. Il combattit ainsi que son armée avec le courage du désespoir, et d'abord la fortune les favorisa : Don Sanche se vit au pouvoir de ses ennemis, et Garcie, le laissant à la garde de quelques-uns des siens, vola à la poursuite des fuyards. Cependant le Cid, avec ses troupes encore fraîches, attaque l'ennemi du côté où était gardé le roi de Castille, le dissipe, délivre le prince, et, le mettant à leur tête, court à la rencontre de Garcie. Celui-ci revenait sur ses pas, quand il apprend la nouvelle tournure qu'a prise le combat ; il ne se laisse point abattre, et fond sur les Castillans : mais en dépit de tous ses efforts, il se voit arracher une victoire qu'il avait tenue, et il est forcé de se mettre à la discrétion de son rival, qui lui ravit le trône et la liberté, et l'enferme dans la forteresse de Luna.

Il vaudrait mieux peut-être, pour l'honneur de l'humanité, passer sous silence ces scandaleux démêlés, enfants d'une ambition effrénée, qui oublie entièrement les droits sacrés des serments, du sang et de la pitié. Maître de la Castille, de la Galice et

de Léon, Don Sanche ne se croyait pas roi, tant qu'il n'aurait pas envahi les petits domaines de ses faibles sœurs. Il chassa Elvire de Toro, et vint mettre le siége devant Zamora. C'est là que la destinée l'attendait pour trancher subitement ses jours; et ce victorieux, la terreur des rois, alla se briser contre une ville défendue par une faible femme. Au moment où il serrait le plus étroitement la place, un soldat de Zamora, nommé Vellido Dolphos, passa à l'ennemi en se donnant pour transfuge, gagna la confiance du roi, et le tirant un jour à l'écart sous prétexte de lui montrer un point mal défendu, il prit son temps pour le frapper mortellement d'un poignard [14], et s'enfuit à toutes jambes vers Zamora. Les historiens rapportent que Rodrigue, qui vit de loin fuir l'assassin, soupçonna son crime et monta précipitamment à cheval, mais que, faute de s'être pourvu d'éperons, il ne put l'atteindre [15].

Pressons notre récit en le dégageant de toutes 1072.
les fables qu'on a débitées sur ce siége [16]. Aussitôt après la mort de Don Sanche, ceux de Léon et de Galice se dispersèrent, et les seuls Castillans

demeurèrent pour accompagner les restes de leur roi jusqu'au monastère d'Ona. Cependant Alphonse, au premier avis de ce grand événement, part en toute hâte de Tolède, pour occuper les états du défunt. Léon ne lui offre aucune difficulté ; et pour la Galice, son roi Garcie réussit, il est vrai, à s'échapper de prison, et tente de ressaisir le sceptre. Mais il est arrêté une seconde fois ; et Alphonse, aussi coupable envers lui que l'avait été son frère, le condamne à une prison perpétuelle, et usurpe sa couronne. La Castille présentait des difficultés plus sérieuses : les Castillans, indignés du meurtre infâme de leur roi, ne voulaient point se soumettre à Alphonse, tant qu'il n'aurait pas juré de n'avoir eu nulle part à ce forfait. Le roi consentait à faire la protestation solennelle de son innocence : mais parmi les grands de Castille nul n'osait recevoir son serment, dans la crainte d'encourir sa haine. Rodrigue seul se porta le représentant de la loyauté et de l'honneur de sa nation ; et cette grave cérémonie s'accomplit à Sainte-Agathe de Burgos, en présence de toute la noblesse. Le roi étendit les mains sur un missel ouvert, et Rodrigue lui parla en ces termes : « Jurez-vous, roi Al-» phonse, que vous n'avez ni ordonné, ni conseillé

» le meurtre de Don Sanche? Si vous vous parjurez, » plaise à Dieu que vous mouriez de la même mort, » et que, comme lui, vous tombiez sous les coups » d'un vilain. » Alphonse fit le serment avec douze de ses sujets, et il le renouvela ultérieurement; et chaque fois on vit le roi changer de couleur, soit qu'il fût révolté de ce soupçon outrageant, soit qu'il fût courroucé de tant d'audace. Il s'est trouvé des critiques qui ont regardé cet épisode comme fabuleux. Mais, outre que les raisons sur lesquelles ils se fondent n'ont pas une très-grande force, ce fait s'accorde tellement avec la délicate susceptibilité des mœurs de ce temps, il est si honorable pour Rodrigue, et il explique si bien la haine dont Alphonse se montra toujours animé contre lui, que je n'ai pas voulu le passer sous silence [17].

Cette haine ne se manifesta point d'abord, et la politique ne le conseillait pas. Rodrigue, allié à la famille royale par sa femme Dona Ximena Diaz, fille d'un comte des Asturies, accompagna le roi dans ses premiers voyages; fut choisi pour champion dans plusieurs procès, qui, suivant la jurisprudence du temps, devaient se décider par les

armes, et fut député à Séville et à Cordoue pour recevoir les tributs que leurs princes payaient à la Castille.

Les rois de Séville et de Grenade se faisaient alors la guerre, et le dernier avait à son service quelques chevaliers chrétiens. Ceux-ci avec les Grenadins se portèrent dans le voisinage de Séville, pour commencer à dévaster son territoire; et malgré l'ordre que le Cid leur intima de se retirer et de respecter l'allié de son souverain, ils s'avancèrent sur les terres ennemies ravageant les campagnes, et faisant les hommes prisonniers. Rodrigue alors sort à leur rencontre à la tête de ceux de Séville, les attaque près du château de Cabra, et leur fait essuyer une déroute complète. De retour près de son allié, il en reçoit non seulement le tribut qu'il devait, mais encore les plus magnifiques présents, et il revient dans sa patrie chargé de richesses et d'une gloire nouvelle.

Déjà l'envie l'y attendait pour lui faire payer la gloire et la fortune qu'il venait de conquérir.

Alphonse dut se rendre en Andalousie pour faire rentrer dans le devoir quelques Arabes soulevés [18], et Rodrigue malade ne put le suivre. Les Maures d'Aragon, profitant de l'absence du roi, entrèrent sur les terres des Chrétiens et saccagèrent la forteresse de Gormaz. A cette nouvelle, le Cid, encore convalescent, marche aussitôt contre eux avec son armée, leur ravit tout leur butin, et, se portant sur Tolède, il fait jusqu'à sept mille prisonniers, qu'il emmène en Castille avec toutes leurs richesses [19]. Le roi de Tolède était l'allié d'Alphonse VI, et par cette raison celui-ci avec tous ses courtisans condamna l'expédition du Cid. « Rodri-
» gue, disaient les envieux, a fait une incursion sur
» le territoire de Tolède et a rompu les traités qui
» nous unissaient à ces Maures, afin que dans leur
» ressentiment ils nous coupassent le retour, et
» vengeassent ses hostilités en nous exterminant. »
Alors Alphonse, lâchant le frein à sa haine, le bannit de ses états [20], et le Cid s'éloigna de son ingrate patrie avec le petit nombre d'amis et de parents qui voulurent partager sa fortune. 1076.

A cette époque la puissance des Maures avait

bien dégénéré de sa force et de son étendue primitives. Après l'extinction de la famille des Ommiades [21], qui avaient réuni sous leur domination tous les Arabes d'Espagne, leur empire se démembra, et chaque province, chaque ville, chaque château eut son petit roi indépendant, presque toujours tributaire des chrétiens. D'un autre côté, énervés par la mollesse du climat, et le fanatisme n'échauffant plus leurs âmes, ils étaient fort éloignés de cette valeur intrépide et sublime, qui dans les premiers temps avait épouvanté et soumis la moitié de l'univers. Nos princes, au contraire, ne cessaient d'étendre et d'affermir leur pouvoir, et quand on considère la position si différente des deux nations, on s'étonne toujours davantage que nos ancêtres n'aient pas expulsé plus tôt les Maures de la Péninsule. Mais les rois et les peuples, qui auraient dû consacrer tous leurs efforts à cette entreprise, étaient plus divisés entre eux que leurs ennemis n'étaient affaiblis; et le partage impolitique des états, les guerres intestines, les alliances avec les infidèles, les secours que les chrétiens leur donnaient dans leurs guerres, tout contribua à retarder une réunion de laquelle devait sortir la restauration de l'Espagne.

Dans un pareil état de choses il est facile d'imaginer, malgré l'obscurité des temps et les contradictions des écrivains, quelle fut la destinée du Cid après son exil. Quand un pays est partagé en petits états, ennemis les uns des autres, on y voit fréquemment s'élever des hommes qui fondent leur existence sur la guerre, et leur indépendance sur la fortune. Si la victoire couronne leurs premières entreprises, de toutes parts, au bruit de leur nom et de leur gloire, des guerriers accourent sous leurs bannières, lesquels en augmentant le nombre de leurs soldats consolident leur puissance. Espèce de rois vagabonds, dont le royaume est le camp, et qui commandent partout où ils sont les plus forts. Les petits souverains qui les redoutent, ou qui ont besoin de leurs armes, achètent leur amitié et leur secours à force de bassesses et de présents. Ceux qui leur résistent doivent souffrir toutes leurs violences et toutes leurs dévastations. Quand aucun prince ne paie leurs services, la maxime terrible que la guerre nourrit la guerre est suivie dans toute sa rigueur, et les malheureux peuples, sans distinction d'allié et d'ennemi, essuient leurs vexations, leurs rapines, et tous les

excès d'une barbare oppression. Héros pour les uns, audacieux brigands pour les autres, tantôt ils meurent misérablement, quand avec leur armée se détruit leur pouvoir ; tantôt, la fortune les prenant par la main, ils se voient monter au trône et à la souveraineté. Tels apparurent quelques généraux allemands pendant les guerres du dix-septième siècle : tels furent les capitaines que dans les deux siècles précédents les Italiens appelèrent Condottieri ; et tel fut probablement le Cid de son temps, quoiqu'avec plus de gloire, et peut-être aussi avec plus de vertus [22].

La série d'aventures que les romanciers lui prêtent à cette époque fournirait la matière d'un récit intéressant et agréable dans sa fiction ; les mémoires historiques, au contraire, ne présentent qu'une succession de petites guerres, de courses et de démêlés sans événements, sans variété et sans intérêt. Une pareille narration, nécessairement sèche, sommaire et monotone, fatiguerait l'historien, sans instruction ni plaisir pour le lecteur [23]. C'est pourquoi on se contentera de rapporter ce qui paraît digne de mémoire. Rodrigue, en quittant la Castille,

se rendit d'abord à Barcelone, et ensuite à Sarragosse, alors capitale d'un établissement mauresque. Son roi Almoctader mourut peu après, laissant ses deux états de Sarragosse et de Denia partagés entre ses deux fils Almuctaman et Alfagib. Rodrigue se dévoua au service du premier; et Sarragosse, défendue par lui contre les attaques d'Alfagib, du roi d'Aragon Don Sanche Ramire, et de Berenguel, comte de Barcelone, lui dut la constante prospérité dont elle jouit pendant la vie d'Almuctaman. Si les ennemis de cet état osaient en venir aux mains avec le Cid, ils étaient infailliblement vaincus; et le roi de Sarragosse, en prodiguant les honneurs et les richesses à son héroïque champion, en lui abandonnant l'autorité suprême, croyait rester encore au-dessous de tant de services.

Rodrigue conserva cette position jusqu'à la mort de ce prince. Il prit alors le parti de revenir en Castille; et le roi Alphonse, encore dans la joie de la conquête récente de Tolède [24], lui fit l'accueil 1088.
le plus honorable et le plus bienveillant. Il le combla des plus hautes faveurs, et, entr'autres, il lui assura la propriété entière et exempte de

contributions de tout le territoire qu'il gagnerait sur les Maures. Bientôt après le Cid leva une armée de sept mille hommes, entra sur les terres de Valence, délivra cette ville du siége que lui faisait souffrir le comte Berenguel ; et après avoir imposé un tribut au petit roi qui la possédait, il se dirigea sur Requena, où il s'arrêta quelque temps.

Les Almoravides inondaient alors les côtes orientales et occidentales de l'Espagne [25] ; et il semblait que la fortune des Arabes, pour les relever de leur abaissement, avait suscité cette nouvelle nation, qui se répandait comme un torrent impétueux par toute l'Andalousie. Nourris d'un fanatisme ardent, les Almoravides [26], possédés bientôt de l'esprit de conquête, sortirent du désert de Sahara sous la conduite d'Abubekr, leur premier chef, entrèrent en Mauritanie, s'emparèrent de Segelmesse, et, soumettant Tanger et Ceuta, portèrent jusqu'à la mer leurs armes victorieuses. Jucef, neveu et successeur d'Abubekr, fonda Maroc, en fit le siége de son empire, et prit le titre de Miramamolin, ou commandant des musulmans. La mer aurait peut-être arrêté le cours de ce fléau :

mais Benavet, roi de Séville, l'appela sur lui. Avec ces Maures il espéra ranger sous sa domination toute l'Espagne musulmane. Beau-père du roi de Castille, Alphonse VI, qui avait épousé sa fille Zayda, cette haute alliance avait tellement exalté son ambition, qu'il se trouvait trop à l'étroit dans les états qui lui obéissaient déjà. Alphonse eut la faiblesse de condescendre à ses désirs, et il appuya la demande de secours qu'il adressa à Jucef. Les Almoravides vinrent bientôt, commandés par Aly, général vaillant, expérimenté, et d'une ambition effrénée. A personne leur venue ne fut plus fatale qu'aux imprudents qui les avaient appelés. Sous un léger prétexte, les Barbaresques se tournèrent contre leurs alliés; Benavet fut tué dans le combat, et Aly, conquérant le royaume qu'il était venu secourir, imposa sa loi à tous les Maures de l'Espagne, refusa de faire hommage à Jucef, et se fit également décerner le titre de Miramamolin. La fortune semblait vouloir le combler durant le peu de temps qu'elle le favorisa: deux fois les Castillans se mesurèrent avec lui, et deux fois ils furent vaincus, la première à Roda, la seconde à Badajoz [27], où le roi Alphonse commandait en personne. Mais ce prince, encore plus admirable dans la mauvaise

fortune que dans la bonne, rassembla de nouvelles troupes, et attaqua l'usurpateur, alors que son armée était désorganisée. Réduit à s'enfermer précipitamment dans Cordoue, et bientôt resserré de très-près, Aly ne vit d'autre moyen de salut que d'acheter chèrement la paix de ses ennemis, et de se soumettre à un honteux tribut. Mais il ne put à ce prix conjurer sa fatale destinée : peu après Jucef, respirant la vengeance, passa en Espagne, fit trancher la tête au rebelle, affermit sa domination dans toute l'Andalousie, et se disposa à poursuivre les conquêtes de sa nation dans la Péninsule.

Avec une puissante armée, composée de ses Almoravides et des forces des rois ses tributaires, il alla mettre le siége devant la forteresse de Halaet. Alphonse, qui rassemblait des troupes à Tolède pour marcher contre lui, manda à Rodrigue de joindre son armée à la sienne, et lui ordonna de l'attendre à Beliana, aujourd'hui Villena, par où devaient passer les Castillans. Mais quoique le Cid se fût porté en un lieu d'où il pouvait, au premier avis, opérer sa jonction avec le roi, soit négligence, soit malentendu, elle ne s'effectua pas, et il suffit

de la présence d'Alphonse pour mettre en fuite les Sarrasins. Les ennemis de Rodrigue, saisissant une occasion si propice à leur haine, se répandirent aussitôt en plaintes et en accusations. Elles furent si puissantes auprès d'Alphonse, que, non content de l'exiler de nouveau, il s'empara de tous ses biens, et jeta en prison sa femme et ses enfants. Rodrigue se hâta d'envoyer à la cour un des siens, chargé de défier, en présence du roi, quiconque l'avait calomnieusement accusé de trahison. Mais il ne fut pas admis à se justifier, quoique le roi, déjà moins irrité, voulût bien rendre la liberté à Dona Ximena et à ses enfants, et il se vit réduit pour la seconde fois à la dure extrémité de refaire 1089.
péniblement sa fortune.

Ni Alfagib, roi de Denia, ni le comte Berenguel ne pouvaient lui pardonner ses anciennes injures. Le comte surtout s'efforçait, par tous les moyens en son pouvoir, de les venger, et il en crut trouver l'occasion sur les terres d'Albarracin. Il conclut la paix avec le roi de Sarragosse, se fait donner des secours en argent de celui de Denia, et avec des troupes considérables il marche à la rencontre

de Rodrigue, qui avait fait camper sa petite armée dans une vallée protégée par quelques hauteurs. Le roi de Sarragosse, qui gardait la mémoire des services que le Cid avait rendus à ses états, l'avertit du danger qui le menaçait. Il le remercia de cet avis, et l'assura qu'il attendrait de pied ferme ses ennemis, si nombreux qu'ils fussent. Le comte, prenant sa route par les montagnes, arriva près du lieu où se tenait son ennemi; et s'imaginant déjà l'avoir détruit avec la multitude qui le suivait, il lui adressa une lettre d'insulte et de défi. Il lui disait qu'avec tout le dédain qu'il affectait pour ses ennemis, et avec sa grande confiance en son propre courage, on avait lieu d'admirer qu'il ne descendît pas dans la plaine et n'abandonnât point ces montagnes, où il avait cherché un refuge, comme s'il espérait plus des aigles et des corneilles que de l'assistance de Dieu. « Quitte tes hauteurs, ajoutait » il, viens nous joindre ici, et alors nous t'estime- » rons digne du nom de Campeador : sinon, tu es » un lâche que nous allons châtier sévèrement » pour l'insolence de tes rapines et de tes dévas- » tations. » Rodrigue répondit qu'effectivement il ne sentait que mépris pour lui et pour les siens, et qu'il les avait toujours comparés à des femmes

prodigues de vaines paroles et avares d'actions. » La contrée, disait-il, n'a point de terrain plus » uni que celui où je me tiens : j'ai encore en mon » pouvoir les dépouilles que je te ravis autrefois : » je t'attends ici, accomplis tes menaces, viens si » tu l'oses, et bientôt je t'aurai renouvelé la rude » leçon que je t'ai déjà donnée. »

Les esprits encore aigris par ces outrages mutuels, tous se disposent au combat. Les gens du comte occupèrent pendant la nuit la montagne qui dominait le camp de Rodrigue, et au point du jour ils l'attaquèrent tumultueusement, en poussant des cris de fureur. Le Cid a bientôt rangé ses troupes : il s'élance et fond sur les ennemis avec son impétuosité accoutumée. Ils pliaient déjà, quand Rodrigue, tombé de cheval, évanoui et blessé, dut être rapporté dans sa tente ; et cet événement rétablit la balance. Mais ce qui ailleurs aurait été une cause de défaite fut ici une occasion de victoire. Les invincibles Castillans suivirent l'impulsion donnée par leur général, et défirent sur tous les points les Français et les Catalans. Beaucoup furent tués : cinq mille furent faits prisonniers, et

parmi eux le comte et ses principaux officiers ; et tout le bagage et les tentes de l'ennemi tombèrent entre les mains du vainqueur.

Berenguel fut conduit à la tente de Rodrigue. Celui-ci, fièrement assis, écouta d'un air courroucé les humbles excuses que balbutia le prisonnier debout et confondu. Il le livra ensuite à la garde de ses soldats : mais en même temps il ordonna de le traiter magnifiquement, et quelques jours après il lui rendit la liberté. On s'occupa aussitôt de la rançon des autres captifs. A l'égard des principaux, la négociation fut facile. Mais que pouvaient donner les malheureux soldats ? Néanmoins ils obtinrent la liberté, sous la condition de rapporter au vainqueur une somme considérable, et ils partirent pour aller la ramasser chez eux. Ils en apportèrent une partie, offrant de laisser leurs enfants et leurs parents en garantie du reste. Mais Rodrigue, digne de sa fortune et de sa gloire, non seulement leur accorda la liberté, mais encore leur fit remise de toute la rançon. Action infiniment généreuse, puisque, dans la situation où l'avait réduit la haine de ses ennemis, il ne pouvait subsister avec son armée que par les rançons et le butin.

La fortune, à cette époque, semblait lui ménager les moyens de revenir en Castille. Alphonse marchait contre les Almoravides, qui avaient conquis Grenade et une grande partie de l'Andalousie. La reine Dona Constance et les amis du Cid lui mandèrent de venir incontinent joindre le roi et l'assister dans cette expédition, l'assurant que cet empressement le rétablirait dans ses bonnes grâces. Rodrigue assiégeait la forteresse de Liria, quand cet avis lui parvint: et quoiqu'elle fût à l'extrémité, il leva le siége à l'instant, et fit marche forcée pour atteindre le roi. Il le joignit dans le royaume de Cordoue près de Martos ; et Alphonse, à la nouvelle de son arrivée, sortit au-devant de lui pour lui faire honneur. Ils se dirigèrent ensemble sur Grenade. Le roi s'établit sur les hauteurs, et le Cid campa en avant dans la plaine. Cette insignifiante démarche fut soudain empoisonnée[28] par la haine du monarque qui disait à ses courtisans : « Voyez l'insolence de » Rodrigue. Hier il affectait de marcher à notre » suite, comme s'il eût été importuné de notre voi- » sinage, et aujourd'hui il se porte devant nous, » comme s'il avait droit à la préséance. » Les flatteurs approuvaient ces paroles : et elle était assurément bien pénible la position du grand homme,

dont les actions les plus indifférentes excitaient une colère aveugle ou motivaient un soupçon.

Les Barbaresques n'osèrent en venir aux mains avec l'armée chrétienne ; et Jucef, qui était dans Grenade, abandonna cette ville, et partit pour l'Afrique, où ses affaires le rappelaient. Alphonse s'en retourna en Castille, et Rodrigue le suivit. Arrivé au château d'Ubeda, le roi, fatigué de se
1092. contraindre, donna explosion à sa colère ; il l'accabla des plus sanglants outrages, lui reprocha des fautes qui n'existaient que dans sa haine et dans l'envie des ennemis du Cid : et les paroles de justification, au lieu de l'apaiser, ne faisaient que l'exaspérer davantage. Rodrigue, qui avait enduré les affronts, apprenant qu'il était question de se saisir de sa personne, pourvut à sa sûreté, et à la faveur de la nuit s'éloigna avec les siens du camp royal.

Il est impossible de comprendre l'excès et l'opiniâtreté d'une pareille haine chez un prince aussi honorable qu'Alphonse. Religieux observateur de la justice dans son gouvernement, libéral, habile, intrépide, bienveillant et modéré dans la bonne

fortune, d'une constance invincible dans la mauvaise, le premier des rois d'Espagne à cette époque, et l'un des plus puissants et des plus magnifiques souverains de son siècle, il ne pouvait souffrir près de lui un héros, le meilleur bouclier de ses états et le plus terrible fléau des Maures [29]. Etait-ce envie, ou prévention, ou bien vengeance? Les ténèbres qui enveloppent ces temps reculés ne permettent pas de le distinguer; mais les circonstances qui accompagnent cette haine aux yeux de la postérité, lui impriment le caractère de l'injustice, et en font une tache ineffaçable à la mémoire de ce monarque.

Beaucoup des compagnons du Cid l'abandonnèrent alors pour suivre le roi; et lui, triste et désespérant désormais de se réconcilier avec sa patrie, entra sur les terres de Valence, avec l'intention sans doute d'y former un établissement, et d'y passer le reste de ses jours dans la sécurité d'un pouvoir redouté. Dans cet esprit, il releva le château de Pinnacatel, le fortifia avec le plus grand soin, et le pourvut de vivres et d'armes pour une longue défense. Dès-lors la terreur de son bras lui soumit tous les petits rois de la province [30]. Sarragosse,

attaquée par le roi d'Aragon, lui dut, comme autrefois, son salut; car ce prince, à la considération de Rodrigue, accorda la paix à cette capitale. Bientôt, dans l'orgueil dont l'enflaient tant de succès, il conçut des projets de vengeance, et médita d'humilier son plus grand ennemi.

Il se nommait Don Garcie Ordonez, comte de Naxera, commandant en la Rioja pour le roi de Castille. Le second personnage de l'état par l'éclat de son origine, par son alliance avec la famille royale, par ses richesses et ses éminents services; mais envieux, ennemi implacable du Cid, attentif à irriter la haine du roi, et coupable provocateur des arrêts qui avaient banni Rodrigue. Brûlant de le châtier, Rodrigue entra dans la Rioja comme
1094. en pays ennemi, dévasta les campagnes, saccagea les villes, persécuta les habitants. Ces malheureux étaient-ils coupables de la conduite odieuse du comte? Mais toujours les fautes et les passions des grands retombent sur les petits. Le Cid furieux, tout entier à la vengeance dont il était altéré, poursuivit sa terrible expédition, et Alberite, Logrono et la forteresse d'Alfaro durent céder à ses armes.

Don Garcie, qui voyait s'avancer ce fléau, rassembla ses troupes, et fit dire à son ennemi de l'attendre sept jours ; le Cid l'attendit : mais les soldats du comte, au moment de combattre, glacés d'une terreur subite, n'osèrent affronter le Campeador.

Vengé et chargé de butin, il revint à Sarragosse. Il y apprit que les Almoravides s'étaient emparés de Valence ; et ce fut alors qu'il résolut de les en chasser, et de se rendre maître de cette capitale. Valence, située sur la mer, au milieu de fertiles et délicieuses campagnes, sous le plus beau ciel et dans le climat le plus salubre et le plus tempéré de l'Espagne, était appelée par les Maures leur paradis [31]. Mais ce paradis avait été cruellement défiguré dans ces derniers temps par le mauvais gouvernement des Arabes, et par leurs divisions intestines. Cette ville avait toujours été considérée comme une dépendance du royaume de Tolède; et au temps d'Almenon, et depuis [32], Abubekr l'avait gouvernée avec tant d'habileté et de sagesse, que les habitants, à la mort de cet Arabe, dirent que Valence

avait perdu son flambeau *. Hiaja, fils d'Almenon, régnait à Tolède, quand Alphonse conquit cette capitale, et, entr'autres conditions, il obtint du vainqueur d'être mis en possession de Valence, que l'on croyait qu'Abubekr, accoutumé au commandement, ne consentirait pas à lui remettre. Mais Abubekr mourut alors, et Hiaja, montant sans obstacle sur le trône, introduisit à sa suite toutes les calamités. Il commande mal d'ordinaire, et il est plus mal obéi, celui qui, perdant une couronne, entreprend d'en porter une autre. Hiaja, bien reçu d'abord des Valenciens, ne tarda pas à montrer la faiblesse de son caractère et l'inconstance de ses conseils. L'autorité et les armes du Cid, dont il avait acheté l'amitié, l'avaient défendu contre les deux rois de Denia et de Sarragosse, qui voulaient le chasser de Valence. Mais cette protection ne put le sauver de la haine de ses sujets, qui s'indignaient surtout de la faveur qu'il accordait aux chrétiens,

* Dixeron que se habia apagado la antorcha y escurecido la luz de Valencia. Vaine répétition, convenable sans doute au génie de la langue arabe, mais qui choquerait la sévérité de notre goût.

(*Note du Traducteur.*)

et de son zèle à leur prodiguer des trésors accumulés à force de tyrannie et de vexations odieuses. Aussi, quand ils virent le Cid occupé au loin à son expédition de la Rioja, les principaux citoyens entrèrent en délibération, et conformément à l'avis d'Abenjaf, gouverneur de la ville, ils déterminèrent d'appeler les Almoravides, qui venaient précisément de prendre Murcie. Ceux-ci accoururent, occupèrent Denia, et se portèrent devant Valence, qui peu de jours après leur ouvrit ses portes. Le malheureux Hiaja, irrésolu et sans courage, s'efforça, à la faveur du tumulte, d'échapper à ses ennemis, et abandonnant son palais, que les flammes menaçaient déjà, il courut, honteusement déguisé en femme, se cacher dans une métairie. Abenjaf l'y découvrit, lui trancha impitoyablement la tête, et fit jeter son corps sur un fumier. Destin déplorable que subit le souverain de Tolède et de Valence, pour n'avoir su être ni homme ni roi !

Le bruit de cette révolution parvint au Cid. Irrité de la mort de son ami et de l'expulsion des chrétiens de Valence, il jura de venger l'une et l'autre

injure, et de faire tomber ce royaume en son pouvoir. Il marcha de ce côté, s'empara de la forteresse de Cebolla, ou Juballa, dont il augmenta la force naturelle par des travaux considérables, et il fit de ce point le centre de ses opérations. Dans les premiers jours de l'été, il alla asseoir son camp devant la ville, et se mit à détruire toutes les maisons des environs, et à dévaster la campagne. Les habitants consternés le supplièrent de cesser ces cruels ravages; Rodrigue leur imposa la condition de chasser les Almoravides : ils ne le pouvaient ou ne le voulaient pas, et force leur fut de recommencer à fortifier leur ville.

Jucef, au nom de qui les Almoravides désolaient les contrées orientales de l'Espagne, avait signifié à Rodrigue l'insolente défense d'entrer à Valence. Celui-ci, accoutumé à mépriser la vaine arrogance de ses ennemis, après lui avoir rendu dans sa réponse outrage pour outrage, et avoir publié partout que la crainte le retenait en Afrique, loin de se laisser intimider par ses immenses préparatifs, se disposa à presser la ville avec la plus terrible rigueur. Il soumit d'abord le faubourg appelé Villa-

nueva, et tout aussitôt il tourna ses efforts contre celui d'Alcudia, ordonnant à une partie de ses soldats d'attaquer en même temps la ville du côté de la porte d'Alcantara. Les Valenciens se défendaient comme des lions : ils repoussèrent les chrétiens qui attaquaient la porte, et électrisés par ce succès, ils l'ouvrirent eux-mêmes et fondirent sur l'ennemi. Le Cid alors, formant un seul corps de tous les siens, les ramène contre le faubourg, et sans laisser respirer les Maures, il leur livre un si rude combat, il en fait un si affreux carnage, et les glace tellement d'épouvante, que les habitants commencèrent à demander grâce. Le carnage cesse, et le faubourg se rend. Le Cid, usant noblement de la victoire, laisse aux vaincus leurs biens et la liberté.

Pendant que les deux faubourgs jouissaient, par la générosité du vainqueur, de la plus grande abondance, la ville au contraire était en proie aux horreurs de la famine. Enfin, réduits aux abois, les habitants offrent de s'engager à expulser les Almoravides, et à se soumettre à Rodrigue, si, dans un temps convenu, ils ne reçoivent pas de secours

de Jucef. A ces conditions ils obtiennent une trêve de deux mois. Dans cet intervalle, le Cid fait quelques courses dans les environs de Pinnacatel, dépose un riche butin dans ce château, se porte ensuite sur les terres du prince d'Albarracin, et les ravage entièrement, en punition de la révolte de ce Maure.

La trêve expirée sans que le secours attendu soit venu, Rodrigue somme les Valenciens de se rendre. Ils s'y refusent, comptant toujours sur la promesse de Jucef. En effet une armée d'Almoravides paraît : mais soit lâcheté, soit mauvaise intelligence entre eux et les assiégés, soit quelqu'autre cause qu'on ignore, ils ne font rien, et se dissipent, en laissant Valence dans la même extrémité qu'auparavant.

Le courage et la constance étaient grands chez les Valenciens. Avec leurs machines ils détruisaient celles qu'employait Rodrigue : ils le repoussaient dans les assauts qu'il leur livrait ; et même un jour la grêle de leurs flèches et de leurs pierres l'ayant

forcé de se réfugier dans des bains contigus aux remparts, ils se précipitèrent hors de la ville, l'enfermèrent dans ce lieu, et l'auraient tué ou fait prisonnier, si le Cid avec les siens ne s'était promptement ouvert un passage à travers la muraille. Nonobstant cette opiniâtreté, la faim, plus terrible pour les assiégés que les armes du Campeador, lui répondait de leur soumission. Pour les dompter par elle, il avait ordonné de mettre à mort tous les Arabes qui sortiraient de Valence, et forcé d'y rentrer ceux qui à la faveur de la trêve étaient venus dans le camp ou dans les faubourgs. Lorsque tous les vivres furent épuisés, et qu'ils eurent consommé les aliments les plus vils et les plus hideux, on voyait les habitants tomber morts dans les rues. Beaucoup alors, prenant conseil de leur désespoir, se traînaient hors des murs pour tenter la pitié des ennemis. Mais ceux-ci, dociles aux ordres impitoyables de leur chef, leur donnaient une cruelle mort sous les yeux de leurs concitoyens, qu'elle devait épouvanter et instruire. Ni l'âge ni le sexe n'obtenaient de pitié : tous mouraient, à l'exception de quelques-uns, qui furent secrètement vendus comme esclaves. Quand on voit l'usage abominable que l'homme fait parfois de ses forces, quand

on considère ces horribles exemples de barbarie, qui malheureusement ne sont point étrangers aux peuples et aux siècles les plus civilisés, on juge l'homme mille fois plus cruel et plus féroce que les panthères et les lions des déserts. Enfin, n'espérant plus de secours, le tyran Abenjaf rendit la place à des conditions assez modérées. Mais pour lui, il ne put se soustraire à sa destinée. Le sang de Hiaja criait vengeance, et son assassin périt aussi tragiquement, soit par un effet de la haine des siens, soit par l'ordre du Cid, qui voulut punir ainsi le meurtre de son ancien ami.

1094. Telle fut l'issue de cette entreprise [33]. Egale en importance à la conquête de Tolède, avec plus de difficultés elle devait offrir plus de gloire au vainqueur. Tolède, à la porte de la Castille, avait été subjuguée par le roi le plus puissant de l'Espagne, secondé et par des forces nationales et par des troupes étrangères. Valence, entourée de tous côtés de nations mauresques, défendue par les menaces de l'Afrique, pourvue des plus redoutables moyens de défense, fut conquise par un simple chevalier, sans autres forces que les soldats accoutumés à

suivre son drapeau. Mais ce qui paraissait témérité, et l'eût été sans doute pour tout autre que le Cid, ce fut la résolution qu'il prit de maintenir cette conquête, nonobstant les énormes difficultés qui devaient l'en dissuader. Dans cette vue, il consacra ses premiers soins à soumettre la ville aux règlements d'une police salutaire, qui devait entretenir la bonne harmonie entre les maures et les chrétiens. La chronique générale contient à cet égard des détails curieux, qu'il coûte à l'historien de rejeter parmi ces fables qu'elle prodigue à l'occasion du Cid. Il voulut que les siens fussent polis et affables envers les vaincus; et il les gagna si bien par la générosité de sa conduite, qu'ils disaient n'avoir jamais vu prince si bienveillant et si bon, ni mieux fait pour se concilier le cœur de ses sujets. Il les gouverna par leurs lois et par leurs coutumes, et il ne leur imposa point de nouveaux impôts. Deux jours par semaine il jugeait leurs procès. « Venez à moi, leur disait-il, venez » toutes les fois que vous le voudrez, et je vous en- » tendrai : car, moi, je ne m'enferme pas avec des » femmes pour chanter et boire, comme font vos » maîtres, que vous ne pouvez jamais approcher. » Moi, au contraire, je veux connaître toutes vos

» affaires, je veux être votre ami, je veux vous dé-
» fendre avec tout le zèle affectueux d'un ami et
» d'un parent. » Il s'occupa ensuite des chrétiens ; et comme il craignait qu'enrichis par la conquête ils ne songeassent à s'éloigner, il leur fit défense de sortir de Valence sans sa permission. La principale mosquée fut convertie en cathédrale, et il nomma évêque un prêtre appelé Jérôme, dont les histoires font mention conjointement avec ce Bernard, qui occupa le siége de Tolède, après la conquête de cette ville sur les Maures.

Vainement Jucef tenta-t-il par deux fois de lui arracher sa conquête, en envoyant contre lui des armées nombreuses. Les Barbaresques, commandés par un neveu de ce même Jucef, furent d'abord repoussés loin des murs de Valence par les seules forces du Cid, et ensuite ils furent mis dans une déroute complète par lui et par Don Pèdre, roi d'Aragon, aux environs de Xativa. Ces deux victoires, et la soumission d'Olocau, de Sierra, d'Almenara, et surtout de Murviedro, ancienne place très-forte, achevèrent de l'affermir dans la possession de Valence. Il conserva cette capitale jusqu'à

sa mort, qui arriva cinq ans après la conquête. 1099.
Valence resta encore presque trois années aux chrétiens, sous l'autorité et le gouvernement de Dona Ximena. Mais les Maures, ne tremblant plus désormais de rencontrer le Cid, vinrent l'assiéger, et la pressèrent si vivement, qu'Alphonse VI, aux prières de la veuve de Rodrigue, dut voler à son secours. Les barbares se dissipèrent à son approche; et le roi de Castille, considérant l'éloignement de Valence, et l'impossibilité de la conserver, en fit sortir les chrétiens avec toutes leurs richesses, pour les transporter en Castille, et livra la ville aux flammes.

Le Cid laissa deux filles, nées de son mariage avec Dona Ximena. L'une épousa l'infant de Navarre, l'autre un comte de Barcelone. Quelques mémoires lui donnent encore un fils, qui serait mort à la fleur de son âge dans un combat que son père rendit contre les Maures près de Consuegra. Les restes du Cid furent emmenés de Valence par sa famille, quand elle quitta cette ville, et transportés solennellement au monastère de Saint-Pierre de Cardena près Burgos. On y voit encore son tom-

beau, que les voyageurs visitent toujours avec des sentiments profonds d'admiration et de respect.

Tel est le récit des actions que l'histoire attribue à ce grand homme, débarrassé des fables nombreuses dont les siècles avaient obscurci sa mémoire. Ce récit est tout guerrier; et son simple exposé suffit pour étonner l'imagination, qui a peine à concevoir toute la force de ce bras de fer, qui, rejeté de sa patrie, avec le petit nombre de soldats, de parents et d'amis dévoués à son génie, ne se lassa jamais de combattre, et jamais ne combattit sans vaincre. Rempart invincible de quelques états, foudre terrible des autres, il éclipsa la majesté des rois de son temps, et apparut dans ce siècle de barbarie et de combats comme un Dieu tout-puissant, qui, de quelque côté qu'il tournât, portait avec lui la gloire et la fortune. Les surnoms de *Campeador*, de *Cid*, de *glorieusement-né* *, ont traversé les âges, comme un témoignage éclatant de l'enthousiasme de ses contemporains, et des

* *El que en buen hora nasco*, littéralement, celui qui naquit dans une bonne heure.

idées d'héroïsme et d'honneur qu'il personnifiait à leurs yeux. A la première vue on ne croit pas à tant d'exploits et à une carrière de gloire si bien fournie. Mais, sans que le Cid perde rien de sa réputation, l'incrédulité cessera, si l'on réfléchit qu'il eut presque toujours affaire à des armées mal aguerries, indisciplinées, assemblage irrégulier de soldats de religion, de mœurs et d'intérêts différents, la plupart Arabes efféminés par la mollesse du climat. Pourquoi la Castille se priva-t-elle d'un pareil champion? Son héroïsme et sa fortune, unis avec la puissance du roi Alphonse, eussent peut-être reculé jusqu'à la mer les limites de la monarchie, et le siècle suivant aurait vu l'expulsion totale des barbares. L'envie, la calomnie, et un ressentiment implacable ne le permirent point; et les exploits du Cid, en lui procurant une immortelle renommée, ne firent à l'Espagne d'autre bien que de montrer au grand jour la faiblesse de ses ennemis.

Je crois être agréable à quelques-uns de mes lecteurs, en transcrivant ici la traduction castillane d'une élégie arabe sur le siége de Valence, et sur la ruine dont les armes du Cid menaçaient cette capitale. J'ai jugé cette pièce intéressante sous le double rapport historique et philologique.

Je conserverai soigneusement l'ancienne orthographe.

Valencia, Valencia, vinieron sobre tí muchos quebrantos, é estás en hora de morir : pues si ventura fuere que tú escapes, esto será gran maravilla á quien quier que te viere. — E si Dios fizo merced á algun logar, tenga por bien de lo facer á tí, ca fueste nombrada alegria é solaz en que todos los Moros folgavan, é avien sabor é placer. — E si Dios quisier que de todo en todo te ayas de perder desta vez, será por los tus grandes pecados é por los tus grandes atrevimientos que oviste con tu soberbia. — Las primeras quatro piedras, caudales sobre que tú fueste formada,

quierense ayuntar por facer gran duelo por tí, é non pueden. — El tu muy nobre muro, que sobre estas quatro piedras fue levantado, ya se estremece todo, é quiere caer, ca perdido ha la fuerza que avie. — Las tus muy altas torres é muy fermosas, que de lejos pareszien é confortavan los corazones del puebro, poco á poco se van cayendo. — Las tus brancas almenas, que de lejos muy bien relumbravan, perdido han la su lealtad con que bien pareszien al rayo del sol. — El tu muy nobre rio caudal Guadalaviar, con todas las otras aguas de que te tú muy bien servies, salido es de madre é va onde non deve. — Las tus azequias muy cralas, de gente mucho aprovechosas, retornaron torvias; é con la mengua de las limpiar van llenas de muy gran zieno. — Las tus muy nobres é viciosas huertas que enderedor de tí son, el lobo rabioso les cavó las raices é non pueden dar fructo. — Los tus muy nobres prados en que muy fermosas flores é muchas avie, con que tomava el tu puebro muy grande alegria, todos son ya secos. — El muy nobre puerto de mar de que tú tomavas muy grande honra, ya es menguado de las nobrezas que por él te solien venir amenudo. — El tu gran termino, de que te tú llamavas senora, los fuegos

le han quemado, é á tí llegan los grandes fumos. — A la tu gran enfermedad non le puedo fallar melezina, é los fisicos son ya desesperados de te nunca poder sanar.—Valencia, Valencia, todas estas cosas que te he dichas de tí, con gran quebranto que yo tengo en el mi corazon, las dixe é las razoné. — Ya quiero departir en la mi voluntad que me lo non sepa ninguno, si non quando fuere menester de lo departir.

Cette élégie ne respire-t-elle pas une douleur touchante, et ne sommes-nous pas émus des larmes que verse l'Arabe sur cette Valence défigurée par *le loup furieux* (el lobo rabioso)?

Le loup furieux était le Cid, et le *barbare* qui écrivait cela était sa victime.....

Pour moi, je prends le parti de la victime, et le barbare à mes yeux, c'est l'Espagnol !

(*Note du Traducteur.*)

NOTES DU TRADUCTEUR.

(1) ..... Des priviléges contredits.

Les priviléges des rois sont un des monuments écrits de l'histoire d'Espagne.

(2) ..... Au travers des nuages qui l'enveloppent.

Tout est vrai dans ces réflexions préliminaires ; et le lecteur, en parcourant cette histoire du Cid, doit les avoir toujours présentes à l'esprit.

« Ses exploits (les exploits du Cid), dit Ferre-
» ras, ont été sans contredit éclatants, mais ils
» ont eu le malheur d'être enveloppés de tant de
» contes fabuleux, qu'il n'est guère possible de
» distinguer le vrai du faux. »

(*Traduction de D'Hermilly.*)

Notre auteur, entreprenant d'écrire la vie de ce personnage, a cru devoir faire un récit, et non une dissertation. Mais au moins il commence par prévenir le lecteur des obscurités et des incertitudes du sujet ; il l'avertit que sous une affirmation il y a presque toujours un doute ; et il s'efforce, comme

le démontrent le sérieux examen et la comparaison attentive des historiens, de s'approcher le plus possible de la vérité, et d'élaguer les fables.

(3) Ce guerrier est Rodrigue Diaz.

Il se nommait Rodrigue, ou Ruy Diaz de Bivar ou de Vivar, Ruy et Rodrigue étant le même nom. « De su proprio nombre se llamava Rodrigo Diaz » de Bivar, o Ruy Diaz, que todo es uno, porque » Ruy y Rodrigo son un mesmo nombre. »

(*Garibay y Zamalloa.*)

Voltaire remarque que le surnom de Rodrigue était maure.

(4) ..... Et la vengeance qu'elle poursuit, etc.

J'emprunterai à l'historien Mariana le récit de ce fait, qui a fourni au grand Corneille le sujet de son admirable tragédie. Mariana, qui raconte beaucoup plus de choses qu'il n'en croit *, est toujours intéressant.

« ..... Il (le Cid) s'était battu en duel avec Don » Gomez, comte de Gormaz, pour quelque que- » relle particulière, et le comte avait été vaincu et » tué dans le combat. La mort du comte avait été » suivie du mariage de Dona Chimène, sa fille » unique et son héritière, avec Rodrigue. Chimène,

* Il le dit expressément.

» charmée de toutes les grandes qualités du Cid, » avait conçu depuis longtemps une forte et secrète » passion pour lui. Elle alla se jeter aux pieds du » roi Ferdinand, pour lui demander justice de la » mort du comte son père, et elle le supplia, ou » de punir Don Rodrigue dans toute la rigueur » des lois, ou de le lui donner pour époux *. Le » roi lui accorda la dernière chose, et le mariage » se fit avec l'applaudissement universel de toute » la cour et des peuples. »

(*Traduction du père Charenton.*)

Garibay raconte cette aventure à peu près dans les mêmes termes. (*Voyez* le livre onzième du Compendio historial, etc.)

Sandoval, le judicieux Ferreras, notre auteur, et d'autres écrivains la regardent comme une fable.

Quoi qu'il en soit, je pense avec Gaillard ** que l'on doit y avoir regret.

(5) .... Contre les prétentions orgueilleuses de l'empereur d'Allemagne, etc.

A l'égard de ce fait, qui parle très-vivement à l'imagination, mais qui ne me paraît mériter

* Requirió (Ximena) al rey que se le diesse por marido, ó le castigasse conforme á las leyes, por la muerte que dió á su padre.

** Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne.

aucune créance, j'engage le lecteur à consulter les curieux récits de Garibay, de Mariana, du père Dorléans, qui a reproduit les deux auteurs espagnols, et à voir surtout Ferreras, qui les réfute.

(6) Il naquit à Burgos, vers le milieu du onzième siècle.

Ce point de chronologie est aussi incertain que la plupart des événements de la vie du Cid. Il est des historiens, tels que Garibay et Mariana, qui le font naître beaucoup plus tôt, et qui signalent cette première époque de sa carrière par les actions les plus brillantes, mais aussi les plus romanesques.

Voyez surtout Mariana, qui parle fort au long du Cid.

(7) Ni les malheurs produits par un partage semblable, etc.

Voici comment Voltaire résume, d'après les historiens espagnols, les malheurs produits par ce premier partage :

« Ce Ferdinand, non content d'avoir ôté la couronne de Léon et la vie à son beau-frère, enleva » aussi la Navarre à son propre frère, qu'il fit assassiner dans une bataille qu'il lui livra. C'est ce » Ferdinand à qui les Espagnols ont prodigué le » nom de *Grand*, apparemment pour déshonorer » ce titre trop prodigué aux usurpateurs. »

(8) .... Celle-là de Zamora.

Mariana ajoute : « On donna à ces villes le nom

» d'Infantado, mot usité alors pour marquer l'a-
» panage destiné à l'entretien des princes infants,
» c'est-à-dire des fils puînés des rois. »

(9) .... Que Don Sanche, etc.

Ce Don Sanche est connu sous le nom de Don Sanche-le-Fort (Don Sancho Fernandez el Valiente), que lui avait mérité, selon Mariana, une force extraordinaire de corps.

Mariana me semble avoir tracé le portrait de ce prince en rhéteur plutôt qu'en historien proprement dit.

Voyez son histoire, et Garibay, Pélage d'Oviedo, et les autres.

(10) ..... Le roi qui l'avait armé chevalier, etc.

Cette époque était celle de la chevalerie, et peut-être notre auteur ne s'en est-il pas assez souvenu dans le cours de son récit.

(11) ..... Et des talents militaires au-dessus de ceux de tous les généraux de son temps, etc.

Cette excellence du roi Don Sanche dans l'art de la guerre est pour moi aussi problématique que plusieurs des événements de ce siècle.

Une chose qui ne permet pas le doute (car sa vérité ressort de la fable même), c'est le mérite éminent du Cid, et l'incomparable éclat qu'il jeta en Espagne à cette époque.

Cette proposition me paraît établie, indépendamment de toutes les incertitudes qui existent sur le détail des actions de ce grand homme.

(12) ..... Rodrigue conseille au roi de rallier ses troupes, etc.

Ce fait est confirmé par tous les historiens, et on peut le regarder comme authentique.

C'est donc au Cid que Don Sanche dut de vaincre et de détrôner Alphonse; et il est probable que celui-ci, une fois remonté sur le trône, ne l'oublia pas.

Suivant Garibay, Mariana et Ferreras, Alphonse aurait été forcé par son frère de se faire moine dans le monastère de Sahagun, et il se serait enfui plus tard à Tolède, auprès d'Almenon ou Alymenon. Quoi qu'il en soit de cette circonstance assez indifférente, il est certain que le roi maure de Tolède donna au prince chrétien la plus généreuse hospitalité; et il n'est pas moins certain que celui-ci, redevenu roi, ne reconnut ses bienfaits qu'en précipitant du trône son fils Hiaja. Les historiens espagnols ont beau accumuler les spécieuses raisons pour justifier leur roi Alphonse : son ingratitude parle plus haut que leurs sophismes.

(13) ..... Il voulut tenter la fortune près de Santarem.

Mariana dit qu'on appelait alors cette ville Scalabris.

(14) Il prit son temps pour le frapper mortellement d'un poignard, etc.

A ce fait, prouvé par le témoignage unanime des historiens, Mariana ajoute ce détail : « Le Cid qui » était au siége, et qui de loin avait suivi le roi, fit » tous ses efforts pour joindre Vellido, mais ils » furent inutiles : le meurtrier avait trop d'avance. » On ne put jamais l'atteindre, parce que les » soldats de la garnison lui ouvrirent la porte la » plus proche, par laquelle il se sauva dans la » ville. Cela fit croire à l'armée de Don Sanche que » ce noir assassinat était prémédité, et que les » habitants ou au moins les plus considérables en » étaient complices. »

(*Traduction du père Charenton.*)

(15) ..... Il ne put l'atteindre.

L'auteur espagnol ajoute : « De lo qual irritado » maldixo á todo caballero que cabalgase sin ellas » (espuelas). » Je ne crois pas devoir le traduire même en note.

(16) Dégageons notre récit de toutes les fables qu'on a débitées sur ce siége.

Une de ces fables serait le fameux combat singulier livré sous les murs de Zamora, et que Voltaire raconte ainsi : « Le plus célèbre (combat particu- » lier) fut celui qui se fit après la mort du roi Don » Sanche, assassiné en assiégeant sa sœur Ouraca

» dans la ville de Zamore. Trois chevaliers soutin-
» rent l'innocence de l'infante contre Don Diègue
» de Lare qui l'accusait. Ils combattirent l'un après
» l'autre en champ clos, en présence des juges
» nommés de part et d'autre. Don Diègue renversa
» et tua deux des chevaliers de l'infante ; et le cheval
» du troisième ayant les rênes coupées, et empor-
» tant son maître hors des barrières, le combat fut
» jugé indécis. »

Le père Dorléans rapporte cette aventure à peu près dans les mêmes termes.

Je regrette de ne pouvoir citer le récit intéressant et instructif de Mariana : mais sa longueur ne me le permet pas. Je ne donnerai que la fin, pour engager le lecteur à recourir à l'historien.... « Ainsi
» finit ce combat particulier, qui fut sans contredit
» un des plus fameux dont les histoires d'Espagne
» fassent mention. Il a servi à nos vieux romanciers
» de matière pour augmenter leurs aventures de
» chevalerie, et à nos poëtes de sujet de poëmes
» et de chansons que l'on chante encore aujour-
» d'hui en Espagne. »

(*Traduction du père Charenton.*)

Quant à Ferreras, il dit : « On ne sait rien de
» certain de Bellide * (le même que notre auteur

* L'historien parle de l'assassin, et non de l'assassinat, qu'il ne songe nullement à révoquer en doute.

» appelle Vellido Dolphos : Ferreras le nomme
» aussi Ataulphe); et j'abandonne à la crédulité du
» lecteur la fidélité incorruptible que Don Diègue
» Ordonez et les fils d'Arias Gonçale témoignèrent
» ensuite, jugeant que ce sont des contes de livres
» de chevalerie. »

(*Traduction de D'Hermilly.*)

(17) ..... Je n'ai pas voulu le passer sous silence.

Les historiens ne s'accordent pas sur les circonstances du départ d'Alphonse de Tolède *, et sur sa conduite avec Don Garcie son frère. Mais leur témoignage est presqu'unanime pour confirmer le serment solennel que le Cid demanda à celui qui allait devenir son roi.

Je sens que cet épisode a une teinte de romanesque. Mais ce sentiment, qui est loin d'être infaillible, ne me paraît pas devoir l'emporter sur la force des témoignages historiques.

Ferreras ne semble louer qu'en partie la conduite du Cid. « Ruy trop scrupuleux, dit-il, le ** lui fit
» répéter deux autres fois : ce qui parut injurieux
» au roi, dont il perdit en ce moment les bonnes
» grâces. »

* Suivant Don Luc de Tuy, Alphonse, au premier avis de la mort de Don Sanche, se serait enfui de Tolède à l'insu d'Almenon. Voyez son curieux récit, que contredisent d'autres relations.

** *Le serment.*

(18) ..... Quelques Arabes soulevés, etc.

Ils refusaient au roi de Castille les tributs qu'ils lui devaient. « Le denegavan las parias », dit Garibay.

(19) ..... Qu'il emmène en Castille avec toutes leurs richesses.

Cette action du Cid, que rapportent plusieurs historiens, n'était-elle pas une faute grave? Et notre auteur n'est-il pas répréhensible de remarquer seulement que le roi de Tolède *était l'allié* d'Alphonse VI? Le roi de Tolède était Almenon, non seulement l'allié, mais encore le bienfaiteur et l'ami d'Alphonse; et il est constant que celui-ci lui témoigna toujours *personnellement* une vive reconnaissance de ses bienfaits.

(20) ..... Alphonse le bannit de ses états.

Mariana raconte la chose ainsi : « Cette affaire » (l'affaire de la course du Cid sur les terres de » Tolède) fut traitée dans une junte des grands et » des principaux officiers qui se trouvaient alors » avec le roi. Enfin, on conclut à l'exiler du royaume, » et à ne lui donner que neuf jours pour se prépa- » rer à son exil. »

Au surplus cet historien fait entendre que cet arrêt servit le ressentiment d'Alphonse.

(21) Après l'extinction de la famille des Ommiades, etc.

« La domination des Ommiades * en Espagne, » fondée vers le milieu du huitième siècle, fut » bouleversée dans le onzième. Un soulèvement » arriva à Cordoue contre le calife Hescham, vers » l'an 421 de l'Hégyre, 1030 de Jésus-Christ. Ce » prince fut détrôné, et la dynastie des Ommiades » d'Espagne finit avec lui. »

(Koch, *Tableau des Révolutions de l'Europe*, etc.)

Voyez l'excellent *Précis historique sur les Maures* de Florian.

(22) ..... Et peut-être aussi avec plus de vertus.

Ces considérations, peut-être un peu déclamatoires par la forme, ont néanmoins une grande portée, et sont empreintes d'une louable impartialité.

(23) ..... Sans instruction ni plaisir pour le lecteur.

Cela est vrai : mais comme la vie du Cid n'est guère qu'une série de ces petits et nombreux événements, je me crois fondé à conclure que l'histoire de ce personnage n'était pas à faire.

(24) ..... De la conquête récente de Tolède, etc.

Les historiens diffèrent entre eux sur la date de

* Les Espagnols les appellent Abenhumeyas. En français nous disons le plus souvent Ommiades, et c'est le mot que j'ai adopté dans ma traduction.

cette importante conquête. Selon Ferreras, qui approfondit les questions difficiles, le siége aurait duré de 1081 à 1085, et Madrid, Olmos et Canales seraient tombés d'abord au pouvoir du roi de Castille.

Je n'ajouterai qu'un mot sur ce grand événement, dont il faut lire la relation dans les historiens espagnols. Est-il vrai, comme le veulent Voltaire, le père Dorléans et d'autres, que le Cid ait participé au siége de Tolède? Le silence des principaux historiens espagnols à cet égard me ferait pencher pour la négative.

(25) Les Almoravides inondaient alors, etc.

Cette date n'est encore que conjecturale; et la même incertitude règne sur plusieurs autres circonstances de ces événements.

(26) Nourris d'un fanatisme ardent, etc.

C'est vers l'an 1061 que les Meràbithoun, appelés Almoravides par les Espagnols, prirent les armes sous la conduite d'un sectaire nommé Abubekr, pour ramener leurs voisins à la pratique de la religion musulmane. Tel fut le principe de cette grande révolution, qui, bouleversant l'empire des Zeirides, soumit le Mogreb et l'Afrique proprement dite à ces conquérants fanatiques, et menaça d'une ruine nouvelle les royaumes chrétiens d'Espagne.

(27) ..... La seconde à Badajoz.

« La bataille fut terrible. Aboulfeda prétend » qu'il y périt un si grand nombre de chrétiens, » que de leurs têtes on bâtit une tour du haut de » laquelle on annonçait la prière, comme de dessus » un minaret. »

(M. Reinaud, *Biographie universelle.*)

(28) Cette insignifiante démarche, etc.

J'avoue que ceci me paraît très-faible et très-insignifiant; et l'histoire du Cid ne pouvait que perdre à ce détail.

(29) Il ne pouvait souffrir près de lui, etc.

Les historiens espagnols, qui exaltent à l'envi leur roi Alphonse, s'accordent néanmoins pour condamner sa conduite envers un héros, *le meilleur bouclier de ses états, et le plus terrible fléau des Maures* (el mejor escudo de su estado, y el mayor azote de los Moros).

Assurément on doit avoir égard à cette unanimité des écrivains : mais, en vérité, voyons-nous assez clair dans ce siècle à demi-fabuleux, pour juger comme il convient la conduite d'Alphonse, et pour lui infliger un blâme sérieux?

(30) Dès-lors la terreur de son bras lui soumit tous les petits rois de la province.

Il appartient quelquefois à l'imagination de commenter l'histoire : qu'elle supplée donc ici à son

silence, qu'elle se transporte dans les lieux encore empreints, si je puis dire, de la gloire du Cid *, et qu'elle se peigne de ses vives couleurs les mille prouesses du chevalier castillan à cette époque de sa carrière.

(31) Valence était appelée par les Maures leur paradis.

Valencia, Valencia, fueste nombrada alegria é solaz, etc., Valence, Valence, tu as été nommée notre joie et notre consolation **, etc.; et l'émotion du poëte nous dit tout son amour.

Les Arabes devaient pleurer amèrement cette Espagne bien-aimée qu'ils n'avaient pas su conserver.

Voyez *le dernier Abencerage* de M. De Châteaubriand.

(32) ..... Et au temps d'Almenon, et depuis, etc.

J'ai cru devoir ajouter les mots *et depuis*. En effet Abubekr gouverna Valence non seulement du vivant d'Almenon, mais encore pendant le règne si court de Hyssem, fils aîné de ce roi, et durant tout le règne de Hiaja.

Les historiens espagnols peignent cet Hiaja des

* Je fais allusion à ce lieu appelé longtemps, et peut-être encore aujourd'hui, *la pena-de-el-Cid*, la roche du Cid.

** Voyez l'élégie citée à la fin de l'ouvrage.

plus affreuses couleurs. Ne serait-ce pas un peu pour justifier leur roi Alphonse?

(33) Telle fut l'issue de cette entreprise.

La conquête de Valence par le Cid est un fait incontestable; et c'est peut-être le seul souvenir précis qui nous soit parvenu au sujet du héros castillan.

Je ne dirai rien des circonstances dont l'historien entoure le fait principal, parce que je n'ai pas été à même d'en apprécier l'authenticité.

En finissant ces remarques, j'avais l'intention d'analyser les jugements que les auteurs ont portés sur le Cid. Mais comme ces jugements, faute de données positives, ne sont guère que de vaines déclamations, je finirai mieux par cet extrait substantiel de Ferreras :

Histoire abrégée du Cid.

« Quelques-unes des histoires d'Espagne parlent » avec emphase des exploits de l'illustre chevalier » Rodrigue Diaz de Vivar, appelé vulgairement » le Cid guerrier, et j'en ai entr'autres une manu- » scrite en latin de Ramire Nugnez de Gusman, » qui vivait du temps de Charles V, et qu'il a » dédiée au prince Don Philippe, fils de cet empe- » reur. Mais elles sont toutes si pleines de fables, » que l'on ne peut y démêler le vrai d'avec le faux. » Voici succinctement ce que l'on peut assurer de

» ce héros. Attaché à la fortune de Don Sanche,
» roi de Castille, il l'accompagna en 1063, dans
» la campagne qu'il fit en Aragon, et il se trouva
» à la bataille de Grao, dans laquelle Don Ramire,
» premier roi d'Aragon, fut tué. Il le servit aussi
» en 1068 et 1070 dans la guerre contre son frère
» Don Alphonse, roi de Léon. En 1072, il le suivit
» au siége de Zamora, où ce monarque périt misé-
» rablement, et il fit porter son corps à Ona. Après
» que Don Alphonse eut succédé au roi Don Sanche,
» il reçut à Burgos le serment de ce prince, qui
» jura qu'il n'avait trempé en aucune manière
» dans le meurtre de son frère. Dans l'année 1074
» il épousa Dona Ximène Diaz, fille du comte
» Don Diègue Alvarez des Asturies. Peu de temps
» après son mariage, ayant reçu quelque mécon-
» tentement de la part du roi Don Alphonse, il
» quitta la Castille avec plusieurs de ses amis et
» de ses parents, entra dans l'Aragon, qu'il rava-
» gea et saccagea en plusieurs endroits, et s'empara
» du château d'Alcocer, situé à peu de distance de
» Calatayud. Renforcé de quelques mécontents de
» Castille et de Léon, il faisait de là des courses
» sur les terres des mahométans, avec qui il dut
» avoir probablement plusieurs rencontres, dans
» lesquelles la fortune le favorisa. Tirant toujours
» avantage des lieux escarpés, il passa dans les
» quartiers de Teruel, et se maintint de la même

» manière dans une forteresse appelée aujourd'hui
» *la peña-de-el-Cid, la roche du Cid.* Lorsqu'Hiaja
» fut mort, il se rendit maître de Valence avec des
» troupes que le roi Don Alphonse lui envoya, et
» y demeura jusqu'en 1099 qu'il mourut comblé
» de gloire. Ses batailles avec les rois d'Aragon et
» les comtes de Barcelone sont fabuleuses, suivant
» le contenu des histoires véridiques d'Aragon et
» de Catalogne : celles contre les Mahométans ont
» les mêmes indices, et les mariages de ses filles
» avec les comtes de Carrion * sont absolument
» faux, ainsi que Sandoval l'a démontré. Par con-
» séquent, les écrivains qui, pour relever l'éclat de
» sa gloire, ont raconté tant d'événements chimé-
» riques, lui ont fait un tort considérable, en lui
» donnant un ridicule, parce que les fables ont
» terni ses actions les plus éclatantes. »

(*Traduction de D'Hermilly.*)

* Voyez Mariana qui nous donne ce roman.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 27 1970
DEC 10 1970
JAN - 4 1971
JAN 18 1971
30 11 72
20 NOV '83
15 NOV '83
22 FEV. 1994
01 FEV. 1994

a33003 003543617b

CE PQ 6373
.Q8 1837
COO QUINTANA, MA VIE DU CID.
ACC# 1246648